

JOURNAL ASIATIQUE

AVRIL-JUIN 1938.

XX 421
1

LES

VOYELLES^o LONGUES EN TURC,

PAR

L. LIGETI.

1. On sait depuis l'ouvrage magistral de Böhrlingk⁽¹⁾ sur le yakoute que cette langue offre dans certains mots, là où l'on trouve une voyelle brève (*a, i, u, ä, e, o, ö*) dans les autres langues turques, soit une voyelle longue (*ā, ī, ū, ȳ*), soit une diphtongue (*iā, uo, üö*). En exposant cette particularité du vocalisme yakoute, Böhrlingk rappelle le fait que le tatar de Nijégorod a aussi, dans les mêmes mots et dans les mêmes syllabes, des voyelles longues, sans toutefois tirer de cet intéressant parallélisme toutes les conclusions auxquelles il donne lieu. Plusieurs spécialistes ont cherché depuis à expliquer les voyelles longues et les diphtongues du yakoute, mais aucune solution satisfaisante du problème n'a été proposée. Quelques-uns ont cru y découvrir les traces d'un état de choses très ancien, mais les formés hypothétiques auxquelles remonteraient les longueurs yakoutes n'ont pu être justifiées par la

⁽¹⁾ O. Böhrlingk, *Ueber die Sprache der Jakuten*, St. Pbg. 1851, p. 133 et suiv., p. 135, 143 et suiv.

phonétique comparée des langues turques. D'autres ont considéré ce phénomène comme une particularité yakoute sans analogie dans les autres langues turques, et en ce qui concerne les voyelles longues du koïbal, du karagasse, des dialectes de l'Irtiche et de l'uzbek, tout au moins celles qu'on ne pouvait expliquer comme des « contractions », ils les ont attribuées à des erreurs de notation et éliminées ainsi de la discussion⁽¹⁾. Le plus grand obstacle à toute tentative d'explication en faveur d'un ancien vocalisme aberrant du turc était sans doute la thèse soutenue par la plupart des turcologues : le vocalisme des langues turques actuelles est, exception faite de certaines altérations de nuances, fort conservatif et il reflète en général assez fidèlement le système vocalique du proto-turc. Il semblait plus simple et plus commode d'ignorer l'importance du vocalisme yakoute et de mettre en doute la valeur des longues sporadiques de certains autres dialectes.

Le problème semblait donc insoluble, lorsque tout dernièrement, grâce à la publication des premiers dictionnaires turcomans vraiment utilisables, un revirement inattendu s'est produit⁽²⁾. Par ces vocabulaires les turcologues furent mis à

⁽¹⁾ W. Radloff, *Phonetik*, p. 77 et suiv.; V. Grönbech, *Forstudier til tyrkisk lydhistorie*, Copenhague, 1902, p. 58 et suiv.; J. Németh, *Die langen Vokale im Jakutischen* dans *KSz (Keleti Szemle, Budapest)* XV, p. 150 et suiv.

⁽²⁾ Avant de partir pour l'Afghanistan, comme je comptais y étudier le turcoman, du moins dans ses grandes lignes, je m'étais procuré l'ouvrage de A. M. Pocoluevskij, intitulé *Rukovodstvo dlya izučenija turkmenskogo jazyka* (Ashkhabat, 1929). Dès que je l'ai eu entre les mains, au mois de mai 1936, j'ai communiqué à l'Institut de turcologie de l'Université de Budapest mon observation selon laquelle dans le turcoman on trouve régulièrement des voyelles longues et que celles-ci pourraient bien être en rapport avec les longues du yakoute. A l'automne de cette même année j'ai adressé d'Afghanistan à M. J. Németh une lettre où je me suis prononcé d'une façon encore plus explicite sur la liaison que je croyais voir entre les longues du turcoman et celles du yakoute. On trouve du reste les voyelles longues dans les dialectes turcomans d'Afghanistan aussi, et — autant que j'ai pu le constater

même de constater que cet important dialecte, demeuré presque inconnu jusqu'à ces jours, possède aussi des voyelles longues. Cette fois-ci ce n'est pas à quelques rares témoignages de mots isolés que nous avons à faire, mais bien à tout un système de voyelles longues et brèves, que le vocabulaire entier atteste copieusement. La simple comparaison du yakoute et du turcoman suffit pour démontrer nettement qu'il ne s'agit nullement d'une coïncidence fortuite, due à deux évolutions indépendantes, puisque, dans les grandes lignes, les voyelles longues et brèves se rencontrent dans les mêmes mots du yakoute d'une part et du turcoman d'autre part.

L'importance du témoignage des données turcomanes est d'autant plus grande que celles-ci fournissent des indications précieuses sur la quantité dans les cas où, les mots en question faisant défaut dans le yakoute, ce dernier nous laisse dans l'incertitude.

Le point de départ des nouvelles recherches nous est fourni désormais par le double témoignage du yakoute et du turcoman. Or, en passant en revue la liste de nos exemples attestant la présence de voyelles longues, où l'apport du turcoman figure pour une grande part, j'ai pu établir que les exemples

— elles coïncident exactement avec les données des sources russes. Indépendamment de moi, M. Räsänen a également établi la connexion des longues turcomanes et yakoutes, ainsi que le prouve son étude intitulée *Ueber die langen Vokale der türkischen Lehnwörter im Ungarischen*, dans *FUF*, t. XXIV, pp. 246-55, qui fut publiée au printemps de 1937, mais dont je n'ai pu prendre connaissance qu'à mon retour d'Afghanistan, c'est-à-dire au cours de l'automne de cette même année. Quant au travail de M. E. D. Polivanov, *K voprosu o dolgikh glasnykh v obščetureckom prajazyke*, il m'est resté malheureusement inaccessible. Très vraisemblablement d'autres turcologues aussi, indépendamment les uns des autres, sont arrivés à la même conclusion à propos des longues du turcoman. Ainsi, je viens de remarquer que, dans les derniers fascicules de son grand dictionnaire yakoute, M. Pekarskij donne déjà quelques rapprochements yakouto-turcomans à voyelles longues.

isolés de voyelles longues fournis par les dialectes turcs mentionnés plus haut coïncident avec une grande régularité avec les longues yakouto-turcomanes. Ajoutons que la liste des dialectes à longues sporadiques est plus riche qu'on ne le croyait. Ainsi on ne trouve des voyelles longues que dans certains mots dans les dialectes modernes suivants : le karagasse, le soïote, le koïbale, le tatar de Salbin, le tatar de Kandov, le tatar de Nijégorod, le tatar de Tobol, le toura, le kurdak, le tumen, le karakirghiz, l'uzbek I (type kiptchak), l'uzbek III (dialecte de Khiva), le turki (parlé à Kachghar, à Tourfan, etc.). Il est curieux de noter que dans le turki littéraire, c'est-à-dire dans le langage dit *mounchi*, représenté entre autres par le *Lî Kitâbi* publié par Le Coq, les voyelles longues sont non seulement écrites, mais encore, à la lecture, prononcées dans une très large mesure. Il est encore plus remarquable que dans le tatar de Kazan qu'on considère comme une langue à vocalisme nettement bref, M. Weil relève sporadiquement, d'après des textes enregistrés sur disques, des longues aussi, mais toujours dans les mots où, selon le témoignage des langues énumérées plus haut, on est en droit de les chercher.

Après avoir réuni pour les besoins de mon enquête des matériaux assez abondants, j'ai procédé à un travail de contrôle en examinant séparément dans chaque langue turque les mots correspondant à ceux de ma liste. Au cours de ces investigations j'ai dû constater que dans quelques langues où les différences quantitatives sont absolument inconnues, on peut observer en certains cas des changements phonétiques conditionnés qui diffèrent sensiblement de l'évolution spontanée. Ainsi par exemple dans celles des langues oghouz qui ne connaissent point de voyelles longues (l'osmanli, l'azéri, le tatar de Crimée I) nous sommes en présence d'un phénomène de sonorisation affectant certaines consonnes finales et provoqué,

sans doute, par la disparition de la longueur. C'est ainsi que nous sommes enclins à expliquer, dans les langues oghouz en question, le passage de *-t* en *-d* et celui de *-č* en *-j*. Ce phénomène est le plus frappant dans les couples de mots devenus homonymes, par exemple *ač-*, « ouvrir » ~ *aj*, « affamé » < **ač*; *ot*, « herbe » ~ *od*, « feu » < **ot*.

Encore plus intéressant est à ce point de vue le tchouvache. Dans cette langue qui est d'ailleurs un de nos plus importants instruments pour la phonétique comparée des langues turques, nous trouvons plusieurs traitements aberrants en rapport avec les voyelles longues; mais pour nous en tenir à nos exemples tirés des langues oghouz, il nous suffira de citer quelques mots à initiale vocalique : *uš-*, « ouvrir » ~ *vjš-*, « avoir faim » < **ač*; *yt*, « cheval » ~ *jat*, « nom » < **at*. Comme on peut voir, le tchouvache actuel offre soit un *v*-soit un *j*-prothétiques devant les voyelles primitivement longues, tout au moins pour ce qui est du proto-tchouvache.

En tenant compte de ce qui précède on est en droit de constater que les traces des voyelles longues sont manifestes dans tous les grands groupes des langues turques (pseudo-ouïgour, oghouz, kiptchak, turki, yakoute) tantôt comme système complet, tantôt comme restes fragmentaires mais éloquents malgré leur caractère sporadique, et cela dans les langues si éloignées les unes des autres qu'il serait impossible de supposer une influence nivellatrice réciproque due à des rapports suivis. Le témoignage de ce vocalisme long conservé soit dans sa totalité soit à l'état fragmentaire dans une partie des langues turques apparaît surtout d'un grand poids, si l'on considère que dans une autre partie des langues turques il est attesté par des traitements particuliers comme la sonorisation de certaines consonnes finales dans les langues oghouz et un bon nombre de cas de l'évolution spéciale du tchouvache. Dans ces conditions, l'explication qui semble

s'imposer de prime abord c'est qu'on est en présence d'un phénomène relevant du système phonétique du proto-turc.

Or, s'il en est ainsi, il est logique de s'attendre à ce que non seulement les langues et parlars modernes, mais encore les anciens dialectes accusent de traces certaines de ces voyelles longues qui remontent visiblement au proto-turc.

Nous devons songer en premier lieu à des monuments écrits du turcoman, puisque cette langue possède même aujourd'hui des voyelles longues. Malheureusement pour le moment nous ne disposons pas de vieux textes turcomans; les ouvrages relativement récents, comme celui de Maxdumquli n'étant pas utilisables à cet effet parce qu'ils portent déjà les traces indéniables de l'influence orthographique des langues littéraires uzbek et tchagataï.

Il fallait chercher avant tout un système d'écriture qui était à même de distinguer entre voyelles longue et brève. L'écriture dite runique des inscriptions de l'Orkhon et l'alphabet ouïgour sont hors de cause pour des raisons qui sont assez connues. Il en est de même en ce qui concerne l'écriture tibétaine et brahmi. Il ne reste donc que le système arabe et celui-ci peut en effet distinguer la brève de la longue. La grosse question est donc de trouver un ancien texte turc conservé en cette écriture et datant d'une époque où l'orthographe conventionnelle arabo-turque, indifférente à l'égard de la quantité vocalique, ne s'était pas encore fixée.

C'est ainsi que nous sommes arrivés à Maḥmūd al-Kāšyarī, source de la plus haute importance du turc du XI^e siècle. En effet si l'on étudie l'édition de Constantinople de cet auteur, on constate que dans certains mots turcs Kāšyarī vocalise les voyelles, dans d'autres il les note à la façon dite *plene*. Et en comparant les mots à vocalisme long et ceux à vocalisme bref des idiomes turcs actuels avec les données du vocabulaire de Kāšyarī, j'ai établi non sans quelque surprise que ce dernier

rend régulièrement les longues d'aujourd'hui par la notation dite *plene*, et que, par contre, il se contente de vocaliser les brèves.

Cette différence de notation est cependant facile à comprendre. Joseph Thury, l'excellent turcologue hongrois enlevé par une mort prématurée, écrit dès 1904 ce qui suit : « Dans la première période de l'application de l'alphabet arabe en langue turque, la règle en vertu de laquelle les lettres *alif*, *vav* et *yā'* ne servent qu'à désigner des voyelles longues fut naturellement observée. Par conséquent au début et même assez longtemps après, on n'employait pas ces lettres pour marquer les voyelles brèves, ces dernières étant notées par les signes de *harakat*, c'est-à-dire par *fatha*, *kesre* et *damma*. Ainsi là, où dans la période la plus ancienne on trouve une des trois lettres mentionnées, on est en droit de supposer qu'on voulait indiquer la longueur de la voyelle turque en question. De là vient que dans les plus anciens textes en langue osmanli ou en seldjouk ces trois lettres sont bien rares. »

J'ai été surtout frappé de l'esprit de suite de Kāšyarī dans la notation de la quantité dans les couples de mots du type *at* « cheval » ~ *āt* « nom ». Il groupe les mots turcs selon son modèle arabe et, par là, automatiquement, les mots à voyelle longue se trouvent rangés dans un même chapitre. Seulement, comme on sait, les mots ayant le même nombre de radicaux doivent être cherchés, selon qu'ils commencent par une voyelle ou par une consonne ou qu'ils sont des verbes ou des substantifs, etc., dans des endroits différents de son livre.

Kāšyarī parle même expressément de la longueur de certaines voyelles, mais seulement lorsque la forme à voyelle longue représente une variante quelconque, par exemple une variante dialectale comme *bāzāk* « parure, ornement » ~ *bāzāk*; *bācānāg* « Petchénègue » ~ *bācānāg*; *jīyāc* « arbre » ~ *jīyāc*; ou bien, lorsqu'on peut observer un certain flottement dans

l'usage, ainsi par exemple *bir* « un » ~ *bir*; *birt* « redevance due par l'esclave à son maître » ~ *birt*; *sāyliy* « santé » ~ *sāyliy*, etc⁽¹⁾. Il est à remarquer que chez Kāşyārī le nombre des

⁽¹⁾ Le savant éditeur de Kāşyārī, M. Brockelmann (*Mitteltürkischer Wortschatz, Bibliotheca Orientalis Hungarica I*, Budapest, 1928) consacre aussi quelques brèves notices au problème de la notation de la quantité (pp. IV-V) et, bien qu'il reconnaisse lui-même que dans les mots *bir*, *birt*, *jīyāē*, Kāşyārī marque des voyelles longues, il arrive pourtant, intrigué par le flottement de la quantité dans un même mot, à la conclusion que la notation *plene* de Kāşyārī ne désignerait que des voyelles brèves. Mais passons en revue les remarques de Kāşyārī à propos de cette question, citées par M. Brockelmann. 1° *bir* « un » ~ *bir*. Ce mot se trouve parmi les vocables à deux radicaux, à l'initiale consonantique, ayant une voyelle brève, dont la liste occupe les pages 267-85, t. I (*tap-mün*). Selon la remarque de Kāşyārī, on pourrait détacher ce mot de ce groupe pour l'insérer dans le chapitre des *manqūş* et le prononcer avec une voyelle longue : *bir*. Les mots figurant dans les chapitres *manqūş* comportent toujours une voyelle longue (ou bien un *v* ou un *j*), par conséquent la remarque de Kāşyārī renferme implicitement l'information que les voyelles notées en *plene* dans les chapitres *manqūş* doivent être prononcées longues. 2° *birt* « redevance due par l'esclave à son maître » ~ *birt*. Ce mot se lit parmi les vocables à trois radicaux, à l'initiale consonantique et ayant une voyelle brève, groupe qui suit immédiatement celui de *bir*. Ici encore, Kāşyārī déclare qu'en face de la forme *birt*, celle à voyelle longue, *birt*, est plus correcte et qu'il s'agit d'un fait de prononciation. Nous faisons observer qu'on rencontre dans le même chapitre des remarques analogues à propos d'autres mots aussi, ainsi par ex. le mot *tört* « quatre » doit être prononcé plus correctement *tört*, avec la voyelle longue. M. Brockelmann reconnut dans le cas de *birt* qu'il s'agissait bien là d'une voyelle longue, mais devant *tört* ~ *tört* qui suit immédiatement *birt*, il se demande tout désorienté : « Welche Aussprache meint Kāşyārī, wenn er sagt, es sei besser mit Waw : *turt*? ». 3° *jīyāē* « arbre » ~ *jīyāē*. Il est a priori invraisemblable qu'au XI^e siècle une différence orthographique représente une différence dialectale. 4° Nous avons déjà parlé du groupe des vocables allant de *tap* à *mün* à propos du flottement *bir* ~ *bir*; la remarque de Kāşyārī, citée par M. Brockelmann et qui dit que les mots rentrant dans cette catégorie peuvent aussi être écrits avec un *akij*, un *vav* ou un *jā* (étant donné leur caractère de signes de voyelles longues) se rapporte à des flottements comme celui dont *bir* ~ *bir* nous offre un exemple concluant. 5° La dernière remarque de Kāşyārī, citée par M. Brockelmann dit que les mots énumérés dans un certain chapitre du livre ne sont ni nettement à deux radicaux, ni nettement à trois radicaux. Le chapitre en question (t. III, p. 140) contient en tout trois verbes : *jir* « mépriser ». *jör* « débal-

mots dans lesquels une longue alterne avec une brève est assez élevé, preuve péremptoire de ce qu'au XI^e siècle le processus de réduction des voyelles longues était déjà en plein cours et que dans le dialecte qui aux yeux de Kāşyārī avait le plus de prestige, le *şaqani*, il était très avancé.

Les informations fournies par Kāşyārī nous autorisent à supposer que pour l'étude du problème de la quantité turque il serait utile de consulter tous les vocabulaires et textes turcs qui sont vocalisés, par exemple Ibn Muḥannā, le vocabulaire anonyme de Leyde, les monuments du vieil-osmanli, etc.

Dès lors la linguistique turque devra se fixer la tâche de réunir tous les matériaux concernant les voyelles longues, éparpillés dans un grand nombre de sources diverses, puis d'élucider le problème de savoir lesquelles de ces longues doivent être considérées comme reflétant fidèlement l'état de choses proto-turc et quelles autres pourront être éliminées comme dues à des influences d'analogie plus récentes bien que très anciennes aussi. Le problème des voyelles longues se divise en deux parties : la quantité de la voyelle en première syllabe, la quantité des voyelles dans les autres syllabes.

Dans ce rapport succinct, je ne m'occupe que des longues de la première syllabe. En ce qui suit, je voudrais illustrer la question par quelques exemples, sans toutefois prétendre fournir une liste complète des correspondances⁽¹⁾.

ler, dérouler», *jil* « être mangé ». Il est clair que cette phrase veut dire que dans ces trois mots la prononciation hésite sur la quantité, ce qui, du reste, ressort du fait que dans un autre chapitre Kāşyārī les range parmi les mots à voyelle brève.

⁽¹⁾ Nous avons puisé nos exemples dans les langues suivantes. Kāşyārī (K), Ibn Muḥannā (IM; édition de Constantinople en lettres arabes), le lexicographe anonyme de Leyde (H; M. Th. Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*), seldjouk (seld.; d'après le fac-similé du manuscrit de Budapest, publié dans le t. I du *Körösi Csoma Archivum*), yakoute (yak.; les dictionnaires de Böhtlingk et de Pekarskij), turcoman (tkm.; l'ouvrage de Pocuievskij, cité plus haut et A. Aliev-Boriev, *Russko-turkmeniskij slovarj*, Aškha-

2. Couples de mots à vocalisme long, respectivement bref.

K, yak., tkm., kur. (*Prob.*, IV, 316), uzb. (*NyK*, IV, 316) *āt* «nom»; osm., azéri, krm. *ad*; tchouv. *jat* ~ dans tous les dialectes qu'on vient d'énumérer : *at* «cheval», tchouv. *ūt*.

K, IM, tkm., ngd. *ōt* «feu»; kaz. *ūt* (Weil, 75), osm., azéri, krm. *od*, yak. *uot*, tchouv. *vūt* ~ K, IM, yak., tkm. *ot* «herbe».

K *āč*- «avoir faim», *āč* «affamé», tkm. *āč*, yak. *ās*, karag. *aiš*, tchouv. *viš*-, *vižā*, osm. *aǰ* ~ K, tkm., osm. *ač*- «ouvrir», yak. *as*-, tchouv. *uš*-, *uš*-.

K *bār* «il y a, il est», *vār* (forme oghouz manquant dans l'édition Brockelmann, cf. I, 46 : 13), IM, yak., tkm., kur. (*Prob.*, IV, 133) *bār*, vieux-osm. *vār* (Vámb. 38), turki *bār*, *wār* (Hartmann : *KSz.*, V, 173), tchouv. *pur*- ~ K, yak., tkm. *bar*- «aller», kur. *bar*-, *bār*- (*Prob.*, IV, 127), turki *var*-, *war*-, *bar*- (Hartmann, l. c.), osm. *var*-, tchouv. *pur*-.

K, kur. (*Prob.*, IV, 151), seld., kara-king. (*KSz.*, II, 115) *tāš* «pierre», tkm. *dāš*, yak. *tās*, karag. *taiš*, tchouv. *t'šul*; ?

bat, 1929); koibal, karagasse, soiot, tatar de Salbin, tatar de Kandov (koib., karag., soï., salb., kud.; Castrén-Schiefner, *Versuch einer koibalischen und karagassischen Sprachlehre*, Saint-Petersbourg, 1857), toura, kurdak, tumen, tatar de Tobol (toura, kur., tum., tob.: W. Radloff, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, t. IV, Saint-Petersbourg, 1872), uzbek (uzb.; dialecte de Khiva : Budenz dans *Nyel-tudományi Közlemények*, Budapest, t. IV, p. 316; NyK et K. Menges, *Drei özbekische Texte* dans *Der Islam*, t. XXI, p. 145 et suiv; je cite le dialecte uzbek, du type kiptchak, selon les branches qongrat et qatayan d'après mon propre recueil manuscrit, ces mots sont marqués d'un astérisque), tatar de Kazan (kaz.; G. Weil, *Tatarische Texte, nach den in der Lautabteilung der Staatsbibliothek befindlichen Originalplatten*, Berlin-Leipzig, 1930), turki (M. Hartmann, *Ein türkischer Text aus Kašyar* dans *KSz.*, t. V, p. 161 et suiv.; A. v. Le Coq, *Osttürkische Gedichte und Erzählungen* dans *KSz.*, t. XVIII, p. 50 et suiv.; A. v. Le Coq, *Das Li Kitābi* dans *KCsA*, t. I, pp. 439-80).

yénisséi-ostiak *tyès*, *tyès*; ? coréen *tol* ~ K *taš* «dehors, extérieur», tkm. *daš*, yak. *tas*, tchouv. *tyl*.

K *bāš*, *baš* «blessure; abcès», tkm. *bāš*, yak. *bās*, karag. *baiš* ~ K *baš*, *bāš* «tête», tkm., karag. *baš*, yak. *bas*.

K *čiq*- «se mouiller», tkm. *čiy* «rosée», yak. *sik* (? < mong.); mong. *čigig*, *č'ig* ~ K, tkm. *čiq*- «sortir».

Dès que la loi de la réduction des longues a commencé à opérer, la valeur phonologique de la longueur se trouvait aussi ébranlée. Dans certaines langues les couples de mots en question commençaient à être prononcés uniformément, c'est-à-dire chacun des deux mots avec une voyelle longue ou brève.

Les voyelles longues proprement dites pourront être illustrées par les exemples suivants.

K, IM, tkm. *jāz* «printemps, été», yak. *sās*, kur. *jās* (*Prob.*, IV, 150), tchouv. *šyr*.

Tkm., ngd. IM *qāl*- «rester», K *qāl*-, *qal*-, yak. *χāl*-, tchouv. *jul*-.

K, IM, H, seld., tkm., kur. (*Prob.*, IV, 129) *qān* «sang», soï., koïb. *kān*, yak. *χān*. tchouv. *jyn*; cf. saqm. *kap*, *kam* (O), *kēm*, *xēm* (Y).

K, IM, tkm., turki (*KSz* XVIII, 82) *qār* «neige», yak. *χār*, tchouv. *jyr*, légende d'Oghouz Khan *qayar*, *qa'ar* = *qār* (Pelliot dans *Toung Pao* XXVII, pages 264, 357, note; Bang-Rachmati dans *SPAW*, 1932, p. 40).

K, IM, H, tkm., ngd. *qāš* «sourcil», yak. *χās*.

K *qās*, *qāz* «écorce d'arbre», koïb. *kās*; sauf ces données, le mot est absolument inconnu dans les langues turques, mais

cf. les formes samoyèdes, resp. finno-ougriennes suivantes : sam. *kās* (O), *kasu* (T), *kaza* (K). *sesa* (Yén.); osti. *χak'*, zyr. *kats'*, fi. *kosku*, kar. *koššus'*, esth. *košk*, liv. *kuošk'*, *košk'*, hongrois *hárs* (Pour les formes samoyèdes et finno-ougriennes cf. Setälä, *Verwandschaft* 44; Paasonen, *Beiträge* 126; Zsirai dans *Magyar Nyelv* XXIV, 298).

K, IM, H, tkm. *qāz* «oie», Qazvinī *yāz* (Pelliot dans *BSOS* VI, 571), karag. *kās*, yak. *χās*, tchouv. *χur*; cf. persan *qāz*.

Koïb. *sārēχ*, *sārīg*, *sāraχ* «jaune», turki *səriq* (*KSz* XII, 341), IM *sārūy*, *sārūy*, H *sāru*, tkm. *sārī*, kur. (*Prob.*, IV, 129) *sārī*, tchouv. *šurš*; K *sariy*, yak. *ar-ayās* (cf. yak. *tur-ayās* «brun, couleur de cheval»).

Tkm. *ādik* «botte», soi. *edek*, turā (*Prob.*, IV, 86), kaz. (Weil, 52) *itik*, karakirg. *ōjtük* (*KSz* II, 115), turki *ötük* (Le Coq dans *KSz* XVIII, 92); K *ätük*.

K *qīn*, *qīn* «fourreau», tkm. *qīn*, yak. *kīn*, tchouv. *jənə*; cf. mong. *qui*; turc > sam. *šān*, *šen* (O), *šēn*, *šen* (K).

K *tīš*, *tīš* «dent», IM *tīš*, *dīš*, yak. *tīs*, tkm., karag. *dīs*; ? tchouv. *šāl*.

K *ūt*, *tūt* «mélèze, *pinus larix*», yak. *tūt*; cf. sam. *tydy'*, *tede* (Y), *tādāk*, *tādik*, *teten*, *tytel'-pu*, *tytel'-pu*, *tāčen* (O), *thēden* (K), *tiden* (Taigi), osti. *Λιγῶλα*, *tēyāt*, vog. *tēt*, *tjt* (pour les formes samoyèdes, resp. finno-ougriennes, voir Setälä, *Verwandschaft* 42); ? sam. > yak. *tātīn* «tremble».

K, IM, H, yak., tkm. *bīl* «taille», uzb. (qongr.*) *bēl*, turki *bīlwāy* «ceinture» (Le Coq dans *KSz* XVIII, 105).

K *bīr*, *bīr* «un», IM, H, yak. *bīr*, tkm. *bir*, mais *ōn bīr* «onze».

K *bīr-* «donner», *birt* «redevance due par l'esclave à son maître», plus correctement *birt*, IM *bīr-*, yak. *biār-*, tkm. *bār*, uzb. *bēr-* (qongr.*), *bīār-* (qatag.*), *bēr-* (Khiv., Menges), karag. *bēr.*, *bār-*, ngd. *bēr-*, seld. *bīr-*, *bīr-*, turki *bēr-* (Le Coq dans *KSz* XVIII, 53).

K, IM, ngd. *bīš* «cinq», yak. *biās*, tkm. *bāš*, karag. *beiš*, uzb. *bēš* (qongr.*), kaz. *bīš* (Weil 49), dans les inscriptions de Bolghari *bielem* «cinquième».

K, tkm., ngd. *bīšik* «berceau», IM *bāšik*, kara-kirg. *bešik* (*KSz* II, 114), karag. *bēdik*, *bēdek*, koïb. *bizek.*, *bīzik*, knd., salb. *bēzek*, uzb. *bēšak* (qongr.*), kur. *būžik* (*Prob.*, IV, 136), turki *bōšük* (*KSz* XII, 341), yak. *bisik*; cf. ouïg. *bīšik*, *bōšük*.

K, IM *īs* «compagnon, ami», kaz *īs* (Weil, 6), K *is*.

Karag. *eiš* «suie, fumée», yak. *īs*, K. *is*; cf. mong. *isu*, *išu*; kotte *it*.

K *kīb* «modèle, image», *kībi*, *kībi* «comme, à l'instar de», yak. *kiāb*, seld. *gībi*.

Seld. *gījā* «soir», tkm. *gīje*, uzb. *k'eče* (Khiv., Menges), ngd. *kīc*, koïb. *kīd'ā*, *kēd'ā* «hier», yak. *kiāsā*, K *kičā*.

Koïb., yak *kīr-* «entrer», seld., tkm. *gīr-*, K *kīr*; cf. sam. *šer-nak*; *šer-gnak*, *šer-nañ*, *šer-pan* (O) < turc.

K, IM *kīš* «zibeline», Qazvinī (Poppe dans *Zap. Koll. Vost.* I, 199, 207; Pelliot dans *BSOS*, VI, 562), Evliyā Čelebi (Pelliot dans *J. A.*, 1927, I, 283) *kīš*, yak. *kīs*; cf. turc > mong. *erkīs* «zibeline (mâle)», *ebšikīs* «la femelle de la martre zibeline» (cf. turc *ār* «homme»; *ābči* > *ābsi*; chor *āpsī* «femme»); sam. *šī*, *šī* (O), *šīli* (K), *ki* (T) < turc; yénisséi-ostiak *kēt*.

K, bar. (*Prob.*, IV, 1), toura (*Prob.*, IV, 86), kur. (*Prob.*, IV, 127) *tā* «dire», yak. *dā-*, *dā-*, tkm., koïb., karag., ngd., kaz. (Weil, 3) *dā-*.

K *tāz* «genou», IM *tāz*, *dāz*, tkm. *dāz*, tchouv. *t'sār-*, *t'sār-*.

K, IM, seld., tkm., ngd, *jōq* «non», yak. *suox*, kaz. *jūk*, tchouv. *śuk*.

K, IM, H, seld., tkm., ngd. *jōl* «chemin», yak. *suol*, koïb. *t'ol*, *t'ol*, kaz. *jūl* (Weil 89), tchouv. *śul*.

K, IM, tkm., ngd., turki (LK) *ōn* «dix», yak. *uon*, kaz. *ūn* (Weil, 21), kachkai de Perse *ūn* (Romaskievič, cité d'après Kotwicz, *Contrib. aux études alt.* I-III, 37), tchouv. *vūn*, *vūmū*.

Ngd. *tōl* «s'emplir», yak. *tuol-*, tkm. *dōl-*, kaz. *tūl-* (Weil, 16), IM *dōlu* «remplir», K *tol-*.

K, IM, turki (Le Coq dans *KSz* XVIII, 92) *tōn* «vêtement», tkm. *dōn*; ouïg. *tonayu*, *tonanyu*; mong. *tonoy*; cf. śaka *thauna* «étouffe» (Lüders dans *APAW* 1936, Pelliot dans *OLZ* 1938, 186).

K, IM *tōz* «poussière», H *dōz*; cf. mong. *toyusun*, *to'usun*.

K, IM, koïb., turki (LK) *kōk* «bleu, ciel», yak. *kūōx*, toura (*Prob.*, IV, 100), kur. (*Prob.*, IV, 136), tob. (*Prob.*, IV, 241), tum. (*Prob.*, IV, 306), ngd. *kūk*, seld. *gōk*, tkm. *gōk*, kaz. *kūk* (Weil 19), uzb. (qongr.*) *kōk*, sarō-yōgur *kj̄k* (Mannerheim), tchouv. *kāvak*.

K, IM (181) *kōl* «lac, étang», yak. *kūōl*, H *gōl*, tkm. *kōl*, ngd., kaz. (Weil, 60), tob. (*Prob.*, IV, 273), tum. (*Prob.*, IV, 302), *kūl*, tchouv. *kūl*, *kūla*.

K, IM *kōn* «cuir brut», tkm. *gōn*, toura (*Prob.*, IV, 107), kur. (*Prob.*, IV, 141), tum. (*Prob.*, IV, 307) *kūn*; cf. mong.

kōm, *kōmei* «peau de la poitrine» < **kōmei*, yak. *kūōmāi* < mong.; sam. *kop*, *kob* (O) *χōba* (Y).

IM *kōrūk* «soufflet», tkm. *kōrik*, yak. *kūōrt* < *kūōr-*, kur. (*Prob.*, IV, 153) *kū-* «s'enfler», K *kōrūk*; cf. mong. *kōgere-* *kōere-* > *kōgerge*, *kōerge*.

K *ōl* «humide», tkm. *ōl*, *hōl*, yak. *ūōl*.

K, IM, turki (LK et *KSz* XVIII, 53) *ōz* «soi-même, cœur, intérieur», yak. *ūōs*, tkm., uzb. (qongr.*) *ōz*, kur. (*Prob.*, IV, 127), tura (*Prob.*, IV, 90), tob. (*Prob.*, IV, 219), tum. (*Prob.*, IV, 304) *ūs*, kur. *ūis* (*Prob.*, IV, 153), uzb. (qatag.*) *ōjz*, ngd. *ūzāk*, kaz. *ūz* (Weil, 15); cf. mong. *ōger*, *ōber*, *ōbesūn*, *ō'er-*, *ō'es-*.

K, IM *sōk-* «gronder, vitupérer», yak. *ūōx-*, toura (*Prob.*, IV, 98), ngd. *sūk-*, tkm. *sōk-*.

K, IM, seld., turki (LK) *sōz* «mot», toura (*Prob.*, IV, 97), kur. (*Prob.*, IV, 129), tob. (*Prob.*, IV, 216), tum. (*Prob.*, IV, 299) *sūs*, uzb. (qongr.*) *sōz*, (Khiv., Menges) *sōz*, ngd. *sūz*, H *sōzlā-* «parler», tkm. *sōz*, yak. *ōs*.

K *tōrt*, plus correctement *tōrt* «quatre», IM *tōrt*, yak. *tūōrd*, *tūōrt*, *tūōt*, tkm. *dōrt*, H, ngd. *dōrt*, kaz. *dūrt* (Weil, 49), koïb. *tōrt*, *tōrt*, toura (*Prob.*, IV, 89), kur. (*Prob.*, IV, 131), tob. (*Prob.*, IV, 235), tum. (*Prob.*, IV, 300) *tūrt*, uzb. (qongr.*) *tōrt*, tchouv. *tāvadā*, *tāvattā*.

K, IM *tōš* (d'après M. Brockelmann *tūš*) «poitrine», H *dōs* (?*dōš*), karag. *tōiš*, *dōiš*, tob. (*Prob.*, IV, 277) *tūš*, yak. *tūōs*, tkm. *dōš*.

K, IM, tkm. *būz* «glace», yak. *būs*, *mūs*, tchouv. *pâr*; cf. mong. *mōlisūn*, *mōlsūn*, *mōsūn*, dahour *mej̄s*.

K, IM, H *tüz* «sel», yak. *tüs*, tkm. *düz*, tchouv. *tövar*; cf. mong. *dabusun*.

K *üč* «bout, pointe», tkm. *üji*, osm., azéri *uj*, tchouv. *väs*, *vəzə*.

K, tkm., H, turki (Le Coq dans KSz XVIII, 83) *ün* «farine»; ? < **hun*, cf. sino-coréen *pun*.

K, IM *küč* «force», yak. *küs*, tkm. *güč*, tum. *küc* (*Prob.*, IV, 318); cf. mong. *küčün*, *küci*.

K, IM *süt* «lait», yak. *üt*, tkm. *süit*, vieux-osm., azéri *süd*; cf. kalmouk *sü*, khal. *sü*; sam. *siüt* (M, K) < turc.

K, IM, katch., soi., karag., yak. *tün* «nuit», karag. *dün*, tkm. *dün*.

K, IM, uzb. (Khiv. dans *NyK* IV, 316) *tüs* «rêve», karag. *tüis*, tkm. *düis*, yak. *tül*, tchouv. *talək*, *tölök*.

K *üč*, *üč* «trois», karag. *üis*, turki (LK, Le Coq dans KSz XVIII, 80), IM *üč*, tchouv. *vižə*, *višə*, yak. *üs*.

K *üt*, *üd* (forme oghouz) «trou», yak *üt*; < **hüt*; cf. mong. de XIII^e siècle : *hütü*.

Cette courte liste suffit pour démontrer clairement que, en ne parlant que des langues qui possèdent des voyelles longues, 1^o dans un certain groupe de mots la longue se maintient dans toutes les langues sans exception, 2^o dans un autre groupe, les formes à vocalisme long alternent avec celles à vocalisme bref d'une langue à l'autre, parfois même à l'intérieur d'une même langue, 3^o enfin dans certains mots la réduction de la longue s'est produite même dans les langues les plus conservatrices à cet égard, comme le yakoute (*üs* «trois»; dans les mots polysyllabiques la réduction est

presque générale : *bisik* «berceau», *arayas* «jaune», *tütäx* «paquet» < mong. *tügüdäg*, *tü'üdäg*, *bürgä* «arçon» < mong. *bügürge*, *bü'ürge*) ou le turcoman (*söz* «mot», *köz* «œil», *gör-«voir»*), pour ne pas parler de la langue de Kāšyari (*sarıy* «jaune», *tol-* «se remplir», *körük* «soufflet»).

Du reste l'ouvrage de Kāšyari prouve jusqu'à l'évidence que la réduction des voyelles longues est une tendance très ancienne. Ainsi l'état de choses moderne n'a rien qui puisse surprendre : à part quelques langues fidèles à l'ancien système de vocalisme long, la réduction est à mi-chemin dans un certain nombre de dialectes, tandis que dans la plupart des langues modernes elle est entièrement révolue.

3. La connaissance du système vocalique long en turc nous rapproche de la solution de plus d'un problème de la phonétique historique turque et de la linguistique comparée altaïque. Pour illustrer ce que nous venons d'avancer, nous allons examiner à la lumière des nouveaux faits quelques questions de portée plus générale.

Dans ses derniers travaux M. Ramstedt fait dériver le mot *taş* «pierre» figurant dans la liste ci-dessus d'une forme hypothétique **tal'* qu'il considère comme la forme primitive altaïque⁽¹⁾. A son avis, c'est le timbre palatal de la consonne finale qui aurait déclenché le processus auquel on devrait en turc commun la forme *taş*, d'autre part cette même consonne ayant palatalisé le *t* initial, aurait donné naissance aux formes *t'şul* en tchouvache et *čila'un* en mongol. Comme M. Ramstedt fait remonter l'*r* du mongol et du tchouvache de certains mots ainsi que le *z* du turc commun des cas correspondants à

(1) G. J. Ramstedt, *Zur Frage nach der Stellung des Tschuwassischen* dans *Journ. de la Soc. Finno-Ougrienne*, t. XXXVIII, 1, pages 18-9, pages 31-2. Le même, *Die Palatalisation in den altaischen Sprachen* dans *Annales Academiae Scientiarum Fennicae* B XXVII, 1932, pages 249-50.

un *r* altaïque, le traitement tchouvache du mot *tuz* «sel» serait à expliquer de la même façon. Selon M. Ramstedt le problème pourrait être représenté à l'aide de ces deux exemples caractéristiques pour les deux types de traitement spécial de la façon que voici :

alt. **tal'* «pierre» < *tas*
**t'al'* > tchouv. *t'sul*, mong. *čila'un*.

alt. **tuf* «sel» < *tuz*
**tuir* > *tujur* > tchouv. *tavar*.

L'hypothèse de M. Ramstedt est sans doute fort ingénieuse, elle laisse toutefois plusieurs questions sans réponse satisfaisante. Comment expliquer par exemple la série établie par M. Ramstedt lui-même : le turc commun *kök* «bleu» > **kök* > **köjük* > tchouv. *kävak*, correspondant exactement au turc commun *tuz* «sel» ~ tchouv. *tavar*, et où l'on ne saurait songer à l'influence d'un *r* ou *l'* palatal? Si le *s* du tchouvache *šurđ* «blanc» et du mongol *šira* est dû en effet à l'influence palatalisante du *r* d'un hypothétique **sarī*(*γ*) altaïque, pourquoi trouve-t-on en turc commun *sarıy* et non pas **sarıy* comme on s'y attendrait d'après le traitement *tuz* ~ **tur*? Comment expliquer le fait que le correspondant tchouvache du turc commun *tas* «pierre» soit *t'sul*, alors que son homonyme *tas* «extérieur, dehors» s'y présente sous la forme *tuł*? Si le *l'* hypothétique a palatalisé le *t* initial d'un de ces mots, pourquoi n'a-t-il pas palatalisé celui de l'autre?

Il nous semble que la solution doit être cherchée dans un autre sens.

En examinant de plus près les exemples de M. Ramstedt ainsi que les autres mots rentrant dans les mêmes catégories, on peut constater qu'anciennement, d'après le témoignage des dialectes actuels et anciens, ils portent tous sans exception une voyelle longue en première syllabe. Or, si on leur oppose

les équivalents tchouvaches, il n'est pas difficile de se rendre compte que ces derniers accusent un traitement spécial qui permet de restituer pour le proto-tchouvache des diphtongues à semi-voyelle *ɣ*, soit du type *ɣa*, *ɣe*, etc., soit du type *oɣ*, *uɣ*, etc., en face du turc *ā*, *ē*, *ō*, *ū*, etc. Voici quelques exemples.

I. Type *ɣa*.

ās «hermine» (K) ~ **ias* > tchouv. *jus*;

āt «nom» ~ **iat* > tchouv. *jat* (mais : *at* «cheval» ~ tchouv. *ut*);

jāt «emmener» (yak. *siät*) ~ **jīāt* ~ **jījet* > tchouv. *šavđt*;

tās «pierre»; **tāl* ~ **tīal* > tchouv. **tśal* > *t'sul* (mais : *tas* «extérieur, dehors» ~ tchouv. *tuł*);

sārīy «jaune» ~ **sīari*(*γ*) > *tchouv. **sārī* > *šurđ*;

sār «boue»; **sār* ~ **sīar* > tchouv. **sār* < *šur*;

qān «sang» ~ **χān* ~ **χīan* > tchouv. **jan* > *jun*;

qānat «aile» (tkm.) ~ **χānat* ~ **χīanat* > tchouv. **janat* > *šunat*;

qāl «rester» ~ **χāl* ~ **χīal* > tchouv. **jal* > *jul*;

qār «neige» ~ **χār* ~ **χīar* > tchouv. **jar* > *jur*;

qīn «fourreau» ~ **χīn* ~ **χīin* > tchouv. *jənə*;

qōjuy «épais» (karag.) ~ **χōju*(*γ*) ~ **χīoju* > tchouv. *jōvđ*.

II. Type *oɣ*.

ōt «bile» (tkm. *öt*, osm. *öd*) ~ *ōit* > **ōjūt* > tchouv. **ōvat* > *vat*;

kōbāk «nombril» (tkm. *gōbek*, H *gōbäk*) ~ **kōɣbe*(*k*) > **kōjūbe* > tchouv. *kāvaba*;

kök «bleu» ~ **kōik* > **kōiük* > tchouv. *kāvak*;

köz «braise, charbon ardent» (K); **kör* (cf. osm. *kör*) ~ **kōir* > **kōiür* > tchouv. *kāvar*;

öz «soi-même», **ör* $\left\{ \begin{array}{l} *ōiz < *ōjüz < *ōvüz; \text{ cf. mong. } \textit{ōbes-ün} \\ < *ōβes-ün \text{ (série altaïque);} \\ \textit{ōir} > *ōjür > \text{ tchouv. } *ōvar > \textit{va}, \text{ cf.} \\ \text{mong. } \textit{öger, öber} < *ōβer; \end{array} \right.$

tört «quatre» ~ **tōirt* > **tōjürt* > tchouv. *tāvad*;

tüz «sel»; **tür* $\left\{ \begin{array}{l} *tüiz < *tujuz < *tuvuz; \text{ cf. mong. } \textit{da-} \\ \textit{busun} < *daβus-un \text{ (série altaïque);} \\ \textit{tüir} > *tujur > \text{ tchouv. } \textit{tavar}. \end{array} \right.$

On serait tenté de voir dans les deux groupes ci-dessus la double manifestation d'un même traitement où les voyelles longues illabiales s'opposent à la série *ia* et les voyelles longues labiales à la série *oi*. Nous n'osons pourtant pas être trop affirmatifs, parce que dans ce cas le traitement du *qōjuy* «épais» serait anormal. Ou bien devons-nous admettre que la forme tchouvache aberrante serait-elle due à l'influence du -j- intervocalique dans *qōjuy*?

Et ce n'est point la seule difficulté que fait la série illabiale des voyelles longues. Notamment, en passant en revue les mots ayant un *ā* en syllabe initiale, on constatera que toute une série de ces vocables offre dans le tchouvache et dans le yakoute (ou dans une de ces langues) un *i* à la place de l'*ā*. Ainsi par exemple nous avons :

āi «lune» ~ yak. *ij*;

qānat «ailes» ~ yak. *kinat*;

sī, «sain, bien portant» ~ tchouv. *sivô* (tchouv. *s-* au lieu de *s'!*).

tāmīr «racine» ~ tchouv. *tamar*, yak. *timir*;

tāna «bouveau» (tkm.) ~ tchouv. *tina*;

Quant à ce traitement particulier, le seul point d'appui est que, dans le tchouvache, le changement *ā* > *i* ne s'est produit sous sa forme actuelle que lorsque les traitements *ti* > *ci* et *si* > *si* étaient déjà révolus. Je ne rattache d'ailleurs le traitement yakouto-tchouvache *a* > *i* au problème des voyelles longues que sous certaine réserve, étant donné que dans quelques cas je ne puis démontrer actuellement la voyelle longue. M. Ramstedt explique cet *i* du tchouvache comme provoqué par l'influence d'un *i*, d'un *l*, d'un *r* ou d'un *j* suivant. Cette solution n'est pourtant manifestement pas satisfaisante, car alors quelle explication faudra-t-il donner des correspondances suivantes : tchouv. *χip-* «faire le geste de saisir, happer» ~ turc com. *qap-*, *χit-* «durcir» ~ *qat-*, *siwôχ* «près» ~ *jayyuq*, *tina* «veau» ~ *tana*, *sip-* «lier, attacher» ~ *sap-*, *sivô* «bien portant» ~ *say*, où les prémisses requises par la théorie de M. Ramstedt font entièrement défaut.

Quoiqu'il en soit, il demeure non moins certain que dans les deux groupes précédents, le tchouvache offre bien un traitement du type *ia* resp. *oi* à l'opposé des voyelles longues généralement illabiales, resp. labiales. Reste à savoir si en tchouvache nous sommes en présence d'une innovation propre à cette langue, ou bien si ce traitement reflète un état de choses proto-turc, éventuellement proto-altaïque. De toute façon, on peut observer une singulière analogie entre les diphtongues yakoutes *iā* ~ *uo*, *üō* et les séries tchouvaches *ia* ~ *oi*, encore qu'en yakoute les *u*, *ü* longs fassent quelque difficulté. Quant aux formes karagasses *taiš* «pierre», *baiš* «ulcère», *beiš* «cinq», *eiš* «compagnon», etc., elles sont à présent très malaisées à interpréter d'une façon certaine. En turcoman le traitement *ui* en face de *ü* a l'air assez récent

(*güic* «force» ~ *küç*, *süt*, «lait» ~ *süt*, etc.); il s'étend jusqu'aux emprunts faits au persan à une date relativement basse, par exemple *kiize* «cruche» < p. *kūzah*, *jūje* «poulet» < p. *jūjah*.

Comme nous l'avons vu, dans certains cas les dialectes turcs peuvent nous fournir de précieux renseignements sur le vocalisme long, allant jusqu'au proto-turc. Plus loin, ces voyelles longues devraient être confrontées avec les faits altaïques. Malheureusement, la question de la quantité vocale de l'altaïque commun, encore moins celle du proto-altaïque n'ont même pas été effleurées.

Néanmoins il est utile de se reporter aux autres langues altaïques, avant tout au mongol, dès maintenant, pour savoir ce que cette branche, la plus importante du groupe entier peut nous apprendre, du moins sur certains points essentiels, à propos des voyelles longues turques.

Un certain nombre des rapprochements à envisager nous met en présence d'un traitement intéressant, à savoir à la syllabe turque contenant une voyelle longue correspond nettement une forme élargie en deux syllabes du mongol, par exemple :

Toyusun, *to'usun* «poussière, terre»; sien-pi 鳥侯秦 *niao-heou-ts'in*, **tiou-γxu-dz'ien* (San kouo tche), 託紇臣 *t'ouo-ho-tchen*, **t'āk-γuat-z'ien* (Souei chou), 土護真 *t'ou-hou-tchen*, **t'uo-γuo-t'sien* (Sin Tang chou), k'i-tan 陶猥思 *t'ao-weis-seu* = **towas* (K'i tan kouo tche), mong. de XIII^e-XIV^e s., *to'usun*, khalkha *t'os*, kalm. *tōsŋ* ~ turc *tōz*.

Toyur, *tour* «filet, lacet»; kh. *t'or*, ord., kalm. *tor* ~ K. *tōr*, kirg. *tōra*, yak. *dogūr*, *doyūr* (< mong.); tkm. *tor*; turc **tōgūr*, **tōr* > hongrois *tór* (*tör*).

Öger-e, *öber*, *ö'er*; *öbes-ü-ben* «soi-même»; kh. *ör*, *örö*, bour. *ör*; *öbön*, etc. ~ turc. **ör*, tchouv. *var*; *öz*.

Kögerge, *kö'erge* «soufflet de forge»; Kh. *χörüg*, kalm. *körög* < *kö'e*, cf. ord. *kö-*, monguor *k'ö-* «s'enfler, se gonfler» ~ turc *körük*, yak. *küört*; mandchou *xuju*, *xujuku*, *xujuri* (< **xurgu*, cf. ma. *nujan* «poing», mong. *nidurya*), goldi *küega*, *küga*, manègre *kurga*, tongous *kurgo*, *kürgö*.

Kögereg, *kö'ereg* «une sorte d'écureuil (*tamias striatus*)»; kalm. *körög* ~ turc *körük*, *körük*, cf. koïb. *körek*, karag. *k'örük*; bar., küer. *küarik* < mong.

Dabusin «sel»; kalm. *dawsŋ*, ord. *dawusu*, monguor *dabse* ~ turc *tüz*, tchouv. *tôvar*.

Kümün, *kü'ün* «homme»; kh. *χün*, kalm. *kün*, ord., monguor *k'un*, voc. de Leyde *kün*, mong. de XIII^e-XIV^e s. *gü'ün*; < **küβün* ou **künün* ~ turc **kün*, cf. ouïg., sag. *kün* «peuple, gens».

Çigig, *ç'ig* «humide, humidité»; kh., kalm. *tšic* ~ turc *çiq*, *çiy*.

Qui, *quji* «fourreau» < **quβi(n)*, < **q'βi(n)* ou < **qunī*; kalm. *χü*, ord. *χui*, monguor *χuž*, hazara d'Afgh. *qui* ~ turc *qin*, yak. *kün*, tchouv. *jənə*, etc.

Küi, *küji* «nombril» < **küβi(n)* < **kiβi(n)* ou < **küni*; kalm. *kī* ~ turc *kün*, cf. alt., tel. leb., sag. *kin*, turc comm. *kindik*, yak. *kün*; turc > sam. *kī* (O), *śu*, *śun* (J) *kīn* (I); goldi *χunū*? cf. turc *köbäk*.

Trois de nos exemples, à savoir *ö'erün*, *to'usun*, *dabusin*, ont été discutés par M. Pelliot dans *J. A.* 1925, t. I, p. 231 où nous avons déjà pour leurs formes correspondantes la restitution : *öz* < **öz* < **ö'āz*; *toz* < **tōz* < **to'uz*; *tuz* < **tūz* < **ta'uz* ou **da'uz*. La suggestion de M. Pelliot, convaincante en elle-même, se trouve aujourd'hui justifiée de plus d'un côté.

Il est curieux de voir qu'en mongol on peut observer le traitement disyllabique des simples voyelles longues du turc surtout dans la série labiale, tandis que dans la série illabiale on n'en a que quelques rares exemples. Ceci nous permet de supposer que la réduction des formes disyllabiques en une seule voyelle est une tendance très ancienne qui, très probablement, était assez avancée dans le proto-altaïque, et dans le proto-turc ces mêmes formes disyllabiques ont déjà dû donner des diphtongues, même éventuellement, du moins sporadiquement, des simples voyelles longues.

Même si on ne considère que le petit nombre de rapprochements mongolo-tchouvaches, cité au cours de notre article, l'identité approximative des formes mongoles et tchouvaches en ressort nettement. Il serait pourtant erroné de voir dans les formes tchouvaches un état de choses dépendant du mongol. Un de nos principaux critères en cette matière nous est fourni par le traitement tchouvache *-j-* > *-v-* qui est assez récent (la forme intermédiaire **kōjk* > **küjk* est attesté parmi les emprunts de type vieux-tchouvache du hongrois : vieux-hongr. *keyk* > *kék* = *kék* «bleu»), comme le prouve le tchouv. *pev-* «teindre» *buja-*; si ce mot appartenait au vocabulaire ancien du tchouvache, on devrait trouver dans cette langue un *r* pour le *ḍ* du proto-turc *boda-*.

Dans le cas de ces coïncidences mongolo-tchouvaches nous sommes une fois de plus en face d'un processus convergent ayant des prémisses immédiates différentes. Nous sommes de l'avis de ceux qui estiment qu'il n'y a pas lieu de parler d'une période commune mongolo-tchouvache d'où dateraient les coïncidences phonétiques voire même lexicographiques de ces deux langues, mais que les traitements du tchouvache, quels qu'ils soient, dépendent directement des formes proto-turques et les formes mongoles remontant directement au proto-mongol ne sont pour rien dans l'affaire.

D'après les exemples que j'ai réunis et soumis à l'examen je serais disposé à attribuer au proto-turc dans le cas considéré des formes monosyllabiques à diphtongues contenant un élément palatal *i*, comme **ōiz* «soi-même», **toiz* «poussière, terre», éventuellement à simple voyelle longue, soit **ōz* et *tōz*, etc. En revanche, pour le proto-mongol on est en droit de supposer, d'après nos connaissances actuelles, des formes disyllabiques, à un élément *β*, donc **ōβes*, **ōβer* «soi-même» et **toβus* «poussière, terre». Dans l'altaïque initial les formes proto-turques et proto-mongoles pouvaient se rencontrer dans une forme plus longue, identique pour l'essentiel avec celle du proto-mongol. Le turc commun *topraq* «poussière, terre», le tarantchi *topa*, id., de même que le mongol *toyuray*, *to'uray* sont des dérivés du proto-altaïque **toβu-s* «poussière, terre». Mais *toz* et *topraq* du turc moderne ne se rattachent l'un à l'autre qu'à travers l'altaïque, ils étaient déjà dans le proto-turc deux mots distincts, indépendants.

A côté du groupe à traitement disyllabique, quelques exemples mongols rappellent de très près la série *ja* du tchouvache, par exemple :

Čilayun, *čilā'un* «pierre» < **tilā'un*; kalm. *tšolūn*, ord. *tš'ilu*, kh. *tš'olū*; turc > monguor *t'as* ~ turc *tāš*, **tāl*, tchouv. *t'šul* < **tjal*; cf. coréen *tol* (?), yénisséi-ostiak *t'yès*, *tyès*, kotte *šis*.

Sira «jaune»; kalm. *šar**, ord. *šara*, moghol d'Afg., širingol, vocab. de Leyde *šira*, kh. *šarv* ~ turc *šārīy*, tchouv. *šurō* < **šiarī(y)*.

Siruya, *sirū'a* «terre, poussière»; mong. de XIII^e-XIV^e s. *širū'ai*, *širū'u*, *širu*, monguor *širū*, kalm. *šorā*, *šorā* ~ turc *sāz*, **sār*, tchouv. *šur* < **šiar*.

Actuellement il est difficile de se prononcer sur l'origine du traitement mongol : devons-nous supposer pour le proto-mongol comme forme initiale **tāl* ou plutôt **tjal*? Les restitutions de ce dernier type pourraient aller de pair, sans difficulté, avec les formes initiales du tchouvache.

Toutefois la coïncidence des formes mongoles et tchouvaches, quant à la dernière phase du traitement n'est encore qu'apparente. Les vocables tchouvaches *t'syl* « pierre », *šurō* « blanc », *šur* « boue » proviennent directement de **tjal*, **šiar*(*γ*), **šiar*, tandis que le mongol **tala'un* « pierre », **sara* « jaune », **saru'a*, *sarui* « terre, boue », respectivement **tiala'un*, **šjara*, **šjaru'a* ont donné d'abord **tīla'un*, **sira* et **sīru'a*, qui existaient assez longtemps et n'ont revêtu leur forme actuelle qu'en même temps que se produisaient les changements secondaires *ti* > *či*, *si* > *ši*.

Nous avons mentionné que le tchouvache et parfois le yakoute offrent un *i* en face d'un *ā* (et *a*?) du turc commun, dont le timbre exact pour le proto-turc est en ce moment difficile à déterminer. Un traitement analogue se manifeste aussi en mongol, en voici quelques exemples :

Jiru « écrire, peindre »; kalm. *zur-*, ord. *džuru-*, monguor *džiūri-*; mandchou *niru-* ~ turc *jāz-*, tchouv. *šir-*.

Kirsa « renard de steppe » < **qirsa*; kalm. *kirsə*, yak. *kirsa* (? < mong.) ~ turc commun *qarsaq*.

Nil-bu-sun « larme »; kalm. *nul'm'sn*, ord. *nūlmūsū*, monguor *nump'udze*, dahur *hombos* ~ turc *jāš*, *jaš*; **jāl*.

Ces correspondances mongoles par rapport aux formes turques communes sont non moins difficiles à expliquer que leurs équivalents tchouvaches et yakoutes. En tout cas ce curieux phénomène n'est pas étranger au mongol, sa présence

et sa coïncidence, du moins partielle, avec certains faits tchouvaches et yakoutes méritent, à notre avis, d'être signalées.

En fin de compte, les voyelles longues des dialectes turcs soulèvent bien des questions, certaines d'entre elles nous promettent des solutions satisfaisantes, d'autres demandent de nouvelles recherches et de nouveaux points d'appui pour être éclaircies. Nous estimons que la voyelle longue turque est l'aboutissement de plusieurs traitements différents du proto-altaïque. Dès à présent nous croyons pouvoir distinguer les cas suivants :

a. Dans un certain nombre de mots turcs la voyelle longue est secondaire et s'oppose à une voyelle brève du proto-turc et du proto-altaïque.

b. La voyelle longue turque représente sans changement une voyelle longue du proto-turc et du proto-altaïque. Ce cas paraît des plus simples, alors qu'il est des plus complexes, car nous y devons classer provisoirement tous les mots turcs à voyelle longue pour lesquels des recouvrements mongoles, etc. font actuellement défaut.

c. La voyelle longue turque remonte à une diphtongue terminée soit par un *-i* (*-i*), soit par un *-u* (*-u*), forme valable aussi bien pour le proto-turc que pour le proto-altaïque.

d. La voyelle longue turque est l'aboutissement d'une diphtongue à un élément final *i* du proto-turc, et à cette diphtongue correspond une forme disyllabique avec un *β* (ou rarement avec un *η*) intervocalique en proto-altaïque.

e. Finalement nous y joignons, à titre d'hypothèse, les quelques cas du type *ūt* « trou ». Pour ce mot on doit restituer en proto-turc une forme à *h* initiale, soit **hūt* ou **hūt*.

La question est de savoir si la voyelle longue est en effet le résultat de l'amuissement de l'*h* initiale ou bien si l'on doit considérer la voyelle comme primitivement longue, en écartant l'hypothèse de l'intervention de l'ancienne initiale. Les exemples rentrant dans cette catégorie sont trop peu nombreux pour qu'on puisse se faire une opinion sur ce point.

NOTES

SUR

LA GRAMMAIRE DU SOGDIEEN CHRÉTIEN,

PAR

S. TELEGDI.

En lisant les textes sogdiens publiés par F. W. K. Müller⁽¹⁾, j'étais frappé de voir les formes verbales de l'indicatif accompagnées presque régulièrement des pronoms personnels correspondants (par ex. *frn'ymsq zw* « je dis »; *šwng' zw* « j'irai »; *'γtjym m'χ* « nous sommes venus »). J'avais l'impression que, dans le dialecte représenté par ces textes, les pronoms personnels avaient pris, plus ou moins complètement, le rôle des désinences personnelles. On sait qu'une évolution de ce genre s'est produite dans plusieurs langues indo-européennes (par ex. en français et en anglais); j'étais donc curieux de savoir si c'était le cas de ce dialecte sogdien aussi.

Dans les Bulletins de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg⁽²⁾, Salemann a consacré quelques pages à l'étude de la conjugaison dans ces textes chrétiens, mais il n'a examiné que les formes tirées du thème du présent. La question, qui m'intéressait, y était seulement effleurée : l'auteur constatait⁽³⁾,

⁽¹⁾ F. W. K. MÜLLER, *Soghdische Texte*, I, Abh. d. Preuss. Ak. d. Wiss., 1912.

⁽²⁾ 1913, 1138-1144 : « die verbalen Bildungen vom Praesensstamme ».

⁽³⁾ P. 1139.